

Exposition au Musée Cerlogne de Saint-Nicolas

Le linge à la montagne au début du XX^e siècle

La couture, tout comme la broderie et le tricotage, était autrefois la base de l'éducation des petites filles qui, devenues maîtresses de maison, devaient transmettre, à leur tour, ce riche héritage de savoir à leurs enfants.

Toute jeune, dès l'âge de sept ou huit ans déjà, j'ai commencé à manier l'aiguille et les ciseaux pour confectionner une robe et un tablier à ma poupée, bénéficiant de l'expérience de ma mère qui était couturière.

À l'école primaire j'ai été initiée à la broderie et au tricot par mes enseignants. Tous les samedis après-midi on faisait en classe des travaux manuels. On brodait sur des morceaux de tissu blanc de simples motifs. J'avais débuté en réalisant, au point de tige, des fleurs rouges et roses très stylisées, décalquées sur un napperon. Gare si quelques points n'étaient pas impeccablement réussis ! L'institutrice m'imposait de les défaire avec la pointe de l'aiguille.

L'école primaire terminée, maman m'avait appris à marquer au point de croix, au fil rouge, mes initiales sur les mouchoirs de nez et les serviettes qui constituaient mon trousseau de collègue.

Je garde gravé dans ma mémoire depuis mon jeune âge, le souvenir de la boîte à ouvrage en bois que ma mère possédait. C'était une sorte de boîte des merveilles à laquelle je n'avais pas le droit de toucher. Elle était garnie de bobines de fil à coudre ou à repriser, d'écheveaux de coton coloré pour broder et de fil pour réaliser des dentelles au crochet, d'une roulette revêtue de caoutchouc pour reproduire un motif de feston, de feuilles à décalquer, un petit album d'initiales à broder au point de croix et d'autres objets encore. Le jour où j'ai pu manier ce petit trésor, j'ai ressenti un sentiment de fierté : ce petit panier constituait pour moi une sorte de clé d'accès au monde des adultes, à l'univers féminin, en particulier.

C'est donc dans ces souvenirs d'enfance que j'ai puisé pour préparer l'exposition Le linge à la montagne au début du XX^e siècle, organisée par le Centre d'Études francoprovençales " René Willien " en collaboration avec le Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique de l'Assessorat de l'Éducation et de la Culture.

INTRODUCTION

Cette exposition est idéalement la suite de celles déjà dédiées auparavant aux femmes de la montagne, à leur condition de vie autrefois et à leur façon de s'habiller.

De nos jours, la notion de trousseau évoque une époque révolue, alors que le statut social de la femme dépendait presque uniquement de son rôle d'épouse et de mère. Il en est de même pour le terme lingerie de famille qui, au fil du temps, a perdu son sens original.

C'est à partir de 1960 que l'importance du trousseau commence à décliner : pour se mettre en ménage, la jeune fille à marier n'a plus besoin, comme autrefois, de se nantir d'un lot important de lingerie personnelle et de famille, devant lui servir de réserve pour toute la vie.

Le processus d'émancipation qui pousse la femme à sortir de plus en plus de son entourage familial pour s'insérer dans un circuit productif, l'amène à délaisser les ouvrages manuels tels que la couture et la broderie qui l'occupaient jadis. Elle les remplace par l'achat de produits finis, les choisissant parmi le vaste assortiment offert par le marché, au gré de la mode.

Depuis quelque temps, on remarque un regain d'intérêt pour la lingerie d'époque qui, pendant longtemps, a été oubliée au fond des coffres et des armoires



(Photo Michelangelo Buffa)

de nos aïeules. On assiste à une sorte de réappropriation, de la part des stylistes modernes aussi, d'un monde ancien, plein de charme, de dignité et de sobre élégance, d'un univers de savoirs et d'habileté qui évoque la chaleur du foyer dont la femme est à la fois gardienne et ordonnatrice.

La lingerie appartenue aux générations qui nous ont précédés est, dans ce sens, un précieux témoignage sur leur vie, leur identité ; elle est porteuse de messages, de valeurs transmis à tous ceux qui ont la sensibilité de les percevoir.

LE CHANVRE

Jusqu'au début du XX^e siècle, la plupart des familles valdôtaines cultivaient le chanvre afin de se procurer la matière indispensable pour tisser la "toile de famille".

On destinait à la culture du chanvre les terrains les plus fertiles et on dédiait beaucoup de temps et de soin à la récolte. C'était un cycle de production très long s'étalant sur toute une année de travail.

À Saint-Nicolas aussi on cultivait le chanvre. Dans le village de Fossaz-Dessous il y a encore un ensemble de prés morcelés appelé *Tsén-évi*, terme dérivant de *tsén-èvo* qui en patois signifie chanvre.

Voici le témoignage de Mme Cassilda Champrétavy née en 1923 à Saint-Nicolas.

Ma megràn me contò que eun cou eun atsetò po de tèila perquè n'ayè po de sou é eun la féijè a mèizòn. Tsaque fameuille vagnò de tsén-èvo pe ai de riha pe fée de lèncheu, de tsemize é de panamàn.

Saint-Nicolas, juillet 2001.

(Photo Gold, AO)



Champorcher, 1976.
Mme Rosa Gontier au métier à tisser.

(Fonds Willien, archives B.R.E.L.)



I mèi d'avri vagnòn lo tsén-èvo. D'itotèn, i mèi d'ou, lo copòn é fèjòn de petchoude dzouale que beuttòn sètché i solèi. Aprì portòn le dzouale i nése (de goille) é le tsardzòn avouè de bèrio pe le fée reusté dedeun l'eue. Aprì 15 ou 20 dzò le tériòn foura de l'eue é le teuillòn avouè lo teuilli pe touhé le bouque di fi. Can le fi l'ion sèque, le carpòn, le felòn é le traillòn i teli.

Se fèijòn tri calité de tèila. La premii l'ie la pi dzènta é eun l'eum-plèyò pe fée le lèncheu é le tsemize. Avouè la seconda, pi grochie, se fèijòn de panamàn é de saque pe la faèna é avouè la tréjima de floridi é de besatse.

Ma grand-mère me racontait qu'autrefois on n'achetait pas de toile car on n'avait pas d'argent et on la fabriquait chez soi, à la maison. Toutes les familles semaient le chanvre pour faire la toile nécessaire pour les draps de lit, pour les chemises et pour les serviettes.

Au mois d'avril, on semait le chanvre. En été, au mois d'août, on le coupait et on le liait en javelles qu'on faisait sécher au soleil. Ensuite, on faisait rouir ces javelles dans des mares d'eau et on les chargeait de pierres pour qu'elles ne viennent pas en surface et restent toujours bien immergées. Après 15 ou 20 jours, on les sortait de l'eau et on les teillait au moyen d'un bâton pour les débarasser des parties ligneuses qui recouvraient les fibres. Une fois que les fils avaient bien séché on les cardait, puis on les filait et enfin on les tissait au métier.

On faisait trois qualités de toile. Avec la première qui était la plus fine, on faisait des draps de lit et des chemises ; avec la deuxième qui était moins belle, on faisait des serviettes et des sacs à farine, tandis que la troisième, la plus grossière, servait à fabriquer des toiles à foin et à grain et des besaces.

LES DRAPS DE LIT

Autrefois, les lits, en bois ou en fer forgé, étaient plus courts que maintenant et aussi plus étroits. Les grands lits avaient en fait la largeur d'une place et demie ; d'ailleurs, surtout en hiver, il faisait bon dormir bien serrés pour ne pas avoir froid.

En général, les lits n'avaient pas de sommiers et la paillasse, remplie soit de paille, soit de feuilles de maïs ou de crin, était placée directement sur des planches de bois.

La housse était en toile de chanvre assez grossière ou bien en toile de coton à rayures qu'on achetait chez les colporteurs qui se rendaient, leurs fagots sur le dos, d'un village à l'autre.

Le trousseau d'une fille de famille aisée comptait plusieurs douzaines de draps de lits cousus à la machine et parfois brodés d'initiales ; par contre, les filles pauvres ne disposaient que de quelques exemplaires, le plus souvent cousus à la

main et sans ornements. Dans les draps de lit bien usagés qu'on ne pouvait plus rapiécer, on découpait des torchons et des bandes pour protéger les blessures.

La toile de chanvre avait, entre autres, la caractéristique d'être bien chaude en hiver et fraîche en été.

De couleur écru, la toile vierge était fraîche au contact. Il fallait la lessiver plusieurs fois pour lui donner un peu de souplesse et pour qu'elle blanchisse on l'étendait au soleil sur l'herbe ou sur la neige. Selon la croyance populaire, la clarté de la pleine lune avait le pouvoir de rendre le linge plus blanc.

*La tèila fête a mèizôn l'ie po tan lardze, de 80 santimètre a pe prè.
Faillè quiòidre dou toc de tèila eunsèmblo pe fée eun lèncheu pe le coutse
que, eun cou, l'ion d'an plahe é djemì. Pe le coutse de ouì que son pi lardze
fodreu quiòidre tri toc eunsèmblo.*

La toile de chanvre avait une largeur d'environ 80 centimètres. Pour confectionner des draps de lit qui étaient autrefois d'une place et demie, il était nécessaire de doubler l'ampleur et de coudre ensemble les deux pièces.

Pour les lits modernes qui sont à deux places, il faudrait coudre ensemble trois morceaux de toile.

Cassilda Champrétavy, Saint-Nicolas

LES TAIES D'OREILLER

Les taies d'oreiller, confectionnées avec de la toile plus fine et donc plus douce au contact avec le visage, mesuraient à peu près 70 centimètres sur 50. Étant donné les dimensions assez réduites, elles se prêtaient plus facilement à être enrichies d'ornements : bordées de dentelles, ornées de jours, festonnées et chiffées.



Taie d'oreiller d'Henriette Charrère.

(Photo R. Champrétavy)

Autour de 1930, les jeunes filles à marier commencent à s'inspirer aux modèles proposés par les revues de mode de l'époque. Au lieu de marquer les initiales de leur nom de famille, elles s'évertuent à broder à la main des mots et des formules souhaitant un sommeil agréable. En voici quelques-uns :

Bon repos – Sorrisi e baci – Buona notte

On avait aussi l'habitude de broder des couvre-taies que l'on utilisait pour couvrir l'oreiller défraîchi lors d'une visite reçue en cas de maladie ou d'accouchement.

On réutilisait les draps de lit usagés ainsi que les vieilles chemises d'homme pour confectionner de petites taies pour les enfants.



Aymavilles, 1923. Taie d'oreiller d'Henriette Charrère.

(photo Rosito Champrétavy)

LES CHEMISES POUR FEMME

La chemise faisait partie du linge personnel que la femme portait toujours sur la peau aussi bien de jour que de nuit.

Longue jusqu'aux mollets, droite ou évasée, en toile de chanvre ou en coton, elle avait les manches courtes pour l'été et longues pour l'hiver. L'ouverture était



Saint-Nicolas, juillet 2001. Chemises pour femmes.

(photo Emma Bochet)

sur le devant avec l'encolure parfois dentelée. Les lettres de famille étaient brodées séparément d'un côté et de l'autre de la boutonnrière, presque toujours en coton rouge.

Vers 1930, l'utilisation de la chemise change. On ne garde plus le même vêtement de nuit et de jour. La chemise de jour est plus élégante et plus élaborée, sans manches et garnie de festons et de dentelles, tandis que la chemise de nuit est plus simple, parfois simplement ajourée. Suivant la mode des vêtements féminins de l'époque, la chemise aussi se raccourcit, arrivant au-dessus du genou.

Quelques années plus tard, la chemise de jour sera remplacée par la combinaison qui n'est plus strictement blanche et brodée mais aussi en couleurs et fantaisie.

LA CHEMISE POUR HOMME

Du Moyen Âge jusqu'au début du XX^e siècle, la coupe de la chemise pour homme n'a pas subi de gros changements. Son pan postérieur était plus long afin de pouvoir être replié sur le devant en passant entre les jambes, cela à l'époque où les hommes ne portaient pas encore de caleçons.



Saint-Nicolas, juillet 2001. Chemises pour hommes.

(photo Emma Bochet)

La chemise était ouverte sur le devant, jusqu'à la taille, et au-dessous de la dernière boutonnière était placée une pièce de renfort servant à éviter le déchirement de la toile quand on l'enfilait. Parfois ce renfort était assorti d'une patte que l'on boutonnait à l'intérieur du pantalon pour empêcher que la chemise ne remonte.

Généralement les chemises en chanvre n'avaient pas de cols, celui-ci était remplacé par une bande à laquelle on appliquait des faux-cols au moyen de boutons d'os pliables. Quand le faux-col était sale, on avait vite fait de le retirer, de le laver et de l'amidonner pour l'appliquer de nouveau à la même chemise. L'amidonage permettait de conserver les vêtements propres plus longtemps. On trempait le linge dans l'eau tiède mélangée à l'amidon et on le repassait tout de suite après.

LES CHIFFRES

Jusque vers 1960, les jeunes filles chiffraient les pièces de linge de leur trousseau. Elles y brodaient leurs initiales ou bien leur prénom. À partir du moment

Saint-Nicolas, 1900. Un tampon en bois pour imprimer les initiales de famille.

(Fonds AVAS, archives B.R.E.L.)

qu'elles étaient fiancées ou mariées, elles marquaient le linge aux initiales de l'époux.

Quand il s'agissait de linge ordinaire, on le chiffrait au point de croix en coton rouge. Par contre, le linge personnel ou de belle qualité était orné de chiffres brodés en coton blanc et souvent entrelacés de fleurs. Ils pouvaient être brodés en bel anglais orné ou en lettres gothiques.

Pour chiffrer le linge, les femmes s'inspiraient de modèles d'initiales imprimées dans de petits livrets édités par des maisons spécialisées telles que la *Société Anonyme DOLLFUS-MIEG & Cie Mulhouse-Belfort, Paris*, mieux connue sous la marque *D·M·C* pour ses articles spéciaux destinés à la broderie et à la couture, ou les revues *Mani di Fata, Milano* et *Il Ricamo, Milano*, un journal pour les dames, illustré. Les jeunes filles imprimaient le modèle de leurs initiales au moyen de tampons en bois sur lesquels étaient collées les lettres en métal enduites d'encre à décalquer.



LA BRODERIE AU POINT DE CROIX

Quelques familles valdôtaines conservent encore des albums des différentes séries de broderies au point de croix, des alphabets de la brodeuse, des monogrammes et des alphabets combinables, des brochures de différents jours sur toile datant tous du début du XX^e siècle et diffusés dans les publications de la bibliothèque *D·M·C* à Mulhouse, Alsace (F).



LE FESTON

Pendant longtemps le feston a été l'ornement le plus usuel de la lingerie féminine.

Les femmes s'adressaient à des marchands de l'endroit ou à des merciers de la ville d'Aoste ou bien encore à des maisons spécialisées pour se procurer soit des feuilles à décalquer soit la roulette qui reproduisait un motif de feston servant à garnir une taie d'oreiller, une chemise pour femme ou un rideau.

LE BONNET DE NUIT

Il y a cent ans, les personnes âgées portaient encore le bonnet de nuit. Elles le mettaient, en hiver surtout, pour se protéger du froid car à l'époque les chambres à coucher n'étaient pas chauffées. Par ailleurs, ce bonnet avait aussi la fonction de protéger la propreté de l'oreiller, évitant le contact direct avec les cheveux qu'on ne lavait que rarement. Le bonnet de nuit pouvait être retiré et lavé plus facilement que la taie d'oreiller. En fine toile de coton, de lin ou de *bisso*, il était garni de dentelles et avait deux lacets pour pouvoir le nouer sous le menton.

C'est vers 1920 que le bonnet a été remplacé par le "mouchoir de tête", en laine, que l'on portait la nuit.



Saint-Nicolas, 1910.
Un colporteur avec sa boîte.
(Fonds Bionaz, archives B.R.E.L.)

LES BESACES

Autrefois, les quelques familles qui possédaient un mulet ou un âne, utilisaient deux types de besaces que l'on confectionnait avec un chanvre grossier : les unes servaient pour le transport de denrées alimentaires et les autres étaient destinées au transport du fumier. S'agissant de pièces difficiles à réaliser et à coudre, leur fabrication était l'apanage de couturières spécialisées.

TOILES À USAGES MULTIPLES

Sans jamais gaspiller la toile de chanvre qui était, autrefois, dans l'économie familiale aussi précieuse que l'or, les femmes s'en servaient aussi pour confectionner des toiles à usages multiples.

Ces toiles, généralement carrées ou rectangulaires et munies de quatre petites cordes, étaient utilisées pour préparer la charge du foin, des gerbes ou bien des feuilles sèches servant en hiver pour la litière et la nourriture des animaux.

La toile de chanvre de la lessive, qu'on mettait sur le cuvier en bois pour filtrer l'eau chaude mélangée aux cendres, était un autre élément indispensable faisant partie du linge de maison.

Nos aïeules n'hésitaient pas à rapiécer maintes fois ces toiles jusqu'à leur complète usure.



Valgrisenche, 1895. Le courrier Daniel Bovard.

(Fonds Bionaz, archives B.R.E.L.)

Emma Bochet



Saint-Nicolas, juin 2001.
(photo Emma Bochet)

BIBLIOGRAPHIE

Nouvelles du Centre d'Etudes Francoprovençales "René Willien", n° 30, 1994.

Vie quotidienne en Savoie, Actes du VII^e Congrès des Sociétés Savantes de la Savoie, Conflans, 1976.

OLGA VERSCHOOR, *Le trousseau*, Hatier, 1996.

LUCIANO GIBELLI, *Memorie di cose prima che scenda il buio*, Quaderni di cultura alpina, Priuli & Verlucca editori, Ivrea, 1987.

Annales valaisannes, Bulletin annuel de la Société d'Histoire du Valais romand, 64^e année, 1989.

PATRICK PRADO & ANNE TRICAUD, *Passeurs de linge : trousseaux et familles*, dossier ATP 5, Editions de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1999.